

CHAPITRE III

Guerre de 1870.-Mission d'Haiti.-Séminaire de Pontchâteau.-Pèlerinage au Calvaire du Bienheureux de Montfort.-Approbation de la Règle des Pères de la Compagnie de Marie.-Mort de plusieurs missionnaires.-Travaux des Pères depuis le commencement de 1871 jusqu'à la fin de 1874.

L'une des pages les plus humiliantes de l'histoire de France est assurément celle qui a été écrite en 1870 et 1871. Une guerre désastreuse vint fondre tout-à-coup sur notre malheureuse patrie. Attaquée par une puissance redoutable qui, depuis longtemps, se tenait prête à envahir nos frontières, avec un million d'hommes aguerris et disciplinés, et la plus formidable artillerie qui ait jamais fait trembler la terre, la France fit appel à tous ses jeunes hommes, qui quittèrent leurs foyers, leurs châteaux ou leurs chaumières, avec une docilité digne d'un meilleur sort. Mais comment ces batail-

lons improvisés auraient-ils pu s'opposer à la marche triomphante d'un ennemi, infiniment supérieur et par le nombre et par l'habileté.

Les Frères du Saint-Esprit, si dévoués au service de Dieu et de leur communauté, eurent occasion de montrer qu'ils étaient également capables de servir leur patrie. Vingt-huit d'entre eux quittèrent St. Laurent pour prendre part à la guerre. Dix-neuf entrèrent dans le corps que commandait le général de Charette; ils portaient l'uniforme et le nom de zouaves pontificaux. On sait combien ce corps d'élite s'est distingué, et les Frères qui avaient demandé à en faire partie savaient bien qu'ils ne seraient pas les derniers au feu. Six Frères appartenaient à la Garde mobile; trois, en qualité d'anciens soldats, servaient dans la Ligne. Tous ont prouvé, sans relâche, qu'ils étaient de bons religieux, et ceux qui sont allés au combat, se sont montrés pleins

de bravoure. et dans le coeur l'amour de Dieu.

On a eu à déplorer la mort de six Frères dans ces jours de défunèbre souvenir. Le Frère Placide, zouave pontifical, a été tué à la bataille du Mans. Le Frère Similien, soldat dans la Ligue, est mort prisonnier en Prusse, après avoir beaucoup souffert. Les Frères Marie-Joseph. Louis de Gonzague, Philippe et Louis-Marie, zouaves, pontificaux, sont morts de maladie, occasionnée par la fatigue et les privations. Le Frère Marie-des-Anges, appartenant à l'armée de Paris, fut fait prisonnier au Bourget, après avoir vu tomber, autour de lui, la plupart de ses compagnons d'armes, et après avoir couru lui-même les plus grands dangers. Emmené en Prusse, il rentra, à St. Laurent, le jour de l'Assomption 1871. Il devait aller mourir plus tard chez les noirs d'Haiti.

Au milieu des épreuves de la guerre, les vrais chrétiens, qui ne pouvaient pas combattre,

et qui avaient dans le coeur l'amour de Dieu et de la patrie, ne restaient pas inactifs; ils priaient, et leurs prières ont contribué à mettre un terme à nos maux. On ne se contentait pas de prier; on recueillait les blessés sur les champs de bataille; on les soignait dans les hôpitaux et les ambulances, établis de toutes parts, non seulement pour ceux qui étaient atteints par le fer de l'ennemi, mais encore pour ces innombrables jeunes gens qui, n'ayant pas la consolation de combattre, étaient renversés par une horrible maladie, non moins dangereuse que le plomb meurtrier. Ce sont les ecclésiastiques surtout, ce sont les religieux et les religieuses qui s'empressèrent de rendre, à leurs frères malheureux, tous les services. C'est ce que firent partout les enfants de Montfort.

La guerre franco-allemande était à peine terminée que, les Pères de la Compagnie se décidèrent à franchir les mers et à aller sur la terre étran-

gère planter la Croix de Jésus-Christ et répandre la semence de la parole divine. En 1863, Monseigneur Poirier, évêque de Roseau, aux Petites Antilles, avait demandé des Pères pour son diocèse. Un instant on fut sur le point de se rendre aux désirs du zélé prélat, vivement exprimés par Monsieur Ardois, son vicaire général, qui était venu à St. Laurent; mais, tout bien considéré, on crut devoir refuser. C'était le moment où l'on fondait la résidence de Pontchâteau et l'on ne voulait pas enlever, en même temps, à la Maison-Mère un trop grand nombre de missionnaires. Les Pères de St. Laurent ont vu avec joie les religieux de Chavagnes, dans le même diocèse de Luçon, accepter la mission de Roseau.

En 1871, une autre mission étrangère fut offerte aux enfants de Montfort, ~~qui l'acceptèrent~~ ~~à la demande de~~. Monseigneur Guilloux, du diocèse de Vannes, venait d'être nommé archevêque de Port-au-Prince, capitale de la République d'Ha-

iti. Né à Ploërmel, le 5 juin 1819, il avait exercé, pendant le ^{20 ans,} saint ministère chez les Frères de L'Instruction chrétienne de cette ville. Parti pour l'île d'Haiti en 1864, en qualité de vicaire général de Monseigneur Testard de Cosquer, qui mourut à Rome en 1870, il en devint le successeur. Il fut sacré à Ploermel, sa ville natale, le 25 janvier 1871. Le 11 mars suivant, il était à St. Laurent pour recommander au Bienheureux de Montfort sa personne et son diocèse, mais aussi dans l'intention de solliciter des collaborateurs. ~~près de sa coopération~~ ~~réussit~~ Il eut presque un refus et s'en retourna en pleurant, disent les chroniques. Non rebutée cependant, sa Grandeur revint au mois de mai, reçut cette fois quelque espoir et repartit plus satisfaite, pour revenir à la charge une troisième fois, avec la persévérance des saints. Ce ne fut qu'à ce troisième voyage que Monseigneur Guilloux remporta la victoire sur le Révérend Père Denis, qui craignait

d'être gêné par la pénurie de sujets et qui n'agissait qu'avec une prudente lenteur.

Les Pères Ruppin, Boulanger et Henri furent désignés pour cette mission lointaine. Le Père Ruppin, chef de la caravane, avait 64 ans et était second Assistant du supérieur général; le Père Boulanger avait 20 ans de moins et était missionnaire depuis 14 ans à Orléans; Le Père Henri était le plus jeune, 38 ans, mais par contre le plus faible de santé. *Ils quittèrent St-Laurent*
~~le 2 août 1871, à 10 heures du matin.~~ *le 2 août 1871, à 10 heures du matin.* Ils eurent le bonheur de faire leur longue traversée en compagnie de Monseigneur Guilloux lui-même, qui emmenait en Amérique douze zélés et fervents missionnaires. Ils quittèrent tous ensemble Le Havre le 4 août, pour aller s'embarquer à Liverpool, sur le Californian. Partis de Liverpool, le jeudi, 10 août, ils abordèrent Haiti, le mercredi, 30 du même mois, à 5 heures du soir, après 20 jours d'une heureuse traversée. Les trois

Pères de la Compagnie de Marie passèrent quinze jours à l'archevêché, puis se rendirent à leur destination, les Pères Ruppin et Henri à St. Louis-du-Nord, le Père Boulanger à Jean-Rabel.

Depuis cette époque d'autres Pères et des Frères coadjuteurs ont été envoyés en Haïti: citons les Pères Nerrière, Deslandes, Luel, Gabriel, Livernais, Dixneuf, Fleuri, Lecadre, Orhant, P. Cesbron, Cadio, avec les Frères Joachim, Dorothée, Martin, Marie-des-Anges, Fulgence, Hillarion, Daniel, François de Sales, Damas, Eloi et Montfort. Outre les paroisses de St. Louis-du-Nord et de Jean-Rabel, les Pères ont encore été chargés des paroisses importantes de Port-de-Paix et du Môle St. Nicolas. Les Filles de la Sagesse ont consenti à aller partager, à leur tour, les travaux, les épreuves et les mérites des Pères, et maintenant elles exercent leur inépuisable charité à Port-au-Prince, Port-de-Paix, à Jérémie et à Anse-à-Veau, en faisant la classe aux petites

filles de ces vastes paroisses.

Monseigneur Guilloux ayant réussi à avoir des pères de la Compagnie au milieu des populations confiées à son zèle d'apôtre, songea aussi à confier aux mêmes religieux la direction de son grand séminaire en France. Monsieur l'abbé Hillion, son vicaire général, nommé depuis à l'évêché du Cap-Haïtien, fit un voyage en Europe et fut chargé d'aller traiter cette affaire à St. Laurent-sur-Sèvre. Après une longue et mûre délibération, les missionnaires se décidèrent à accepter cette oeuvre. Leur saint fondateur leur interdit l'enseignement et tout ce qui peut les détourner de l'oeuvre des missions, mais former des prêtres destinés à évangéliser les pauvres nègres d'Haïti, c'était encore travailler à l'oeuvre des missions.

Une vaste maison venait d'être construite auprès du Calvaire de Pontchâteau; c'est là que l'on reçut, dès 1872, 24 jeunes ecclésiastiques, sortant

de plusieurs grands séminaires, pour se préparer à gravir les degrés du sacerdoce, et à aller évangéliser ^{les Haïtiens} ~~les Haïtiens~~. Dieu a répandu, sur cette maison sainte, d'abondantes bénédictions, et chaque année, on envoie quelques prêtres à Haïti.

Cette oeuvre s'est complétée par l'établissement d'un petit collège apostolique, fondé également au pied du Calvaire de Pontchâteau. On y reçoit des enfants et on leur enseigne le cours classique pour les préparer à devenir un jour prêtres, soit pour aller évangéliser les peuples d'Haïti, soit pour entrer dans la Compagnie de Marie.

Le personnel de la maison de Pontchâteau devenant de plus en plus considérable, il a fallu nécessairement faire des constructions nouvelles. Les Soeurs de la Sagesse sont venues s'installer aussi dans une vaste maison récemment construite près du séminaire, auquel elles rendent les plus grands services par leur active et intelligente charité.

L'établissement de Pontchâteau possède une délicieuse chapelle, qui a été bénite par Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, le 14 avril 1874. Ce gracieux monument dans le style du XIII^e siècle, genre anglo-normand, est dû au talent de Monsieur Fraboulet, architecte de Nantes. Il est divisé en trois nefs de cinq travées; chaque nef a son sanctuaire et son autel. Les autels en marbre sont sortis des ateliers de Monsieur Jabonin de Bordeaux. Le plan par terre de cette chapelle, emprunté au choeur de la magnifique église de St. Serge d'Angers, a inté-rieurement, sans compter la sacristie qui enveloppe le sanctuaire, 25 mètres de longueur et 11 mètres 50 cent. de largeur.

Depuis que les enfants de Montfort se sont installés au pied de son Calvaire, ils ont ravivé encore dans la contrée le souvenir du grand serviteur de Dieu. Son nom est prononcé avec plus d'amour et de confiance que jamais. A ce nom vénéré

toutes les populations d'alentour se mirent en mouvement quand un pèlerinage au Calvaire du Père de Montfort fut annoncé par Monseigneur Fournier pour le 24 septembre 1873.

Avec Monseigneur l'évêque de Nantes se trouvaient les évêques de Luçon et de Vannes, Monseigneur Hillion, évêque nommé du Cap Haitien, Monsieur Trégaro, aumônier en chef de la flotte, beaucoup de dignitaires du clergé de Nantes et des diocèses voisins, tous les prêtres du pays, avec les personnages les plus notables de la contrée. La foule était immense; on estimait à 50 ou 60 mille le nombre des pèlerins, venus de toutes parts à cette fête, qui ne pouvait être plus solennelle et plus édifiante. Toutes les paroisses étaient là avec leurs croix et leurs bannières. Plusieurs milliers de jeunes filles vêtues de blanc et une multitude de petits garçons portaient à la main des oriflammes et des étendards aux couleurs variées. Les rues

~~Les~~ de Pontchâteau, ainsi que la cour de la gare et la route qui conduit au Calvaire, étaient parfaitement décorées. On ne voyait partout que des arcs-de-triomphe, de hautes colonnes surmontées d'oriflammes ornées de croix blanches et rouges, de riches draperies, des guirlandes de verdure, des couronnes et des bouquets de fleurs.

Ce qui plaisait encore plus que les décorations, c'était la tenue religieuse de toute cette foule. Partout s'élevaient des chants pieux et des prières ferventes; rien n'annonçait la moindre dissipation; la foi, la confiance et l'amour faisaient battre tous les coeurs.

Les évêques se rendirent processionnellement de l'église paroissiale de Pontchâteau jusqu'au Calvaire, éloigné d'environ quatre kilomètres. La route tout entière était couverte par les pèlerins placés sur quatre lignes, et un grand nombre n'avaient pu trouver place dans les rangs

trop pressés. Un autel avait été dressé sur le sommet de la montagne; Monseigneur Hillion y dit la sainte Messe, et Monseigneur de Nantes parla quelques instants avec éloquence et entrain. Il est regrettable que l'éloignement des auditeurs et la violence du vent l'aient empêché de se faire entendre de toute la foule.

En 1853, la Compagnie de Marie et la congrégation de la Sagesse avaient été approuvées simultanément par le Pape Pie IX qui avait déclaré en même temps que rien n'empêchait que les Règles des deux Instituts ne fussent observées provisoirement avec les changements jugés convenables par la Sacrée-Congrégation des Evêques et Réguliers. Depuis cette époque, les missionnaires ont sollicité de nouveau l'approbation de leurs Constitutions, lesquelles ont été approuvées, pour dix ans, par un Décret apostolique, en date du 6 juillet 1872; c'est la dernière épreuve que doivent subir ces Constitutions, avant leur approbation définitive.

Les adjonctions ou modifications faites par Rome au travail du Bienheureux fondateur ont été accueillies avec joie et reconnaissance par tous les membres de la Compagnie, comme l'expression sûre de la sainte volonté de Dieu. Notons que, dans la Règle écrite de la main du Bienheureux de Montfort, il n'est rien dit de l'administration de la Compagnie, soit que le saint fondateur n'ait pas eu le temps de traiter cette question, soit qu'il ait préféré en abandonner, ^{après expérience,} la solution à ses successeurs. L'usage et les décisions des supérieurs et des assemblées générales de la congrégation avaient rempli cette lacune.

Parmi ceux qui s'étaient sanctifiés en suivant cette Règle, plusieurs allèrent, vers cette époque, recevoir leur récompense. Le premier dont nous ayons à parler est le Père Brouard. Né à Beau-préau, le 5 mai 1797, il fit ses humanités au collège de sa ville natale et ses études théologiques

au grand séminaire d'Angers. Il dirigea pendant 25 ans la grande et religieuse paroisse de Jallais, qui lui fournit l'occasion d'exercer son zèle, son intelligence et ses forces corporelles. Après avoir fait donner une mission à sa paroisse, il entra au noviciat des Pères de la Compagnie, en 1845. Il se livra avec ardeur à l'oeuvre des missions qui ne lui offraient pas de grandes difficultés à cause de sa remarquable facilité d'élocution, de son habitude du confessionnal et de sa longue expérience dans la direction des âmes. En chaire, il était plutôt catéchiste que prédicateur éloquent, comme il arrive ^{d'ordinaire} ~~aux~~ aux prêtres ayant exercé longtemps le ministère paroissial; mais il savait entrer dans des détails pratiques et intéressants, qui produisaient sur l'auditoire une impression salutaire.

En 1853, il fut envoyé à la résidence d'Angoulême, où il passa quelques années. Rentré à St. Laurent, il se livra encore aux missions, puis fut char-

gé de remplir, à la Chartreuse d'Auray, les fonctions d'aumônier. C'est là qu'il termina sa carrière le 19 novembre 1871, à l'âge de 74 ans. Il venait de faire encore un voyage à Toulouse et à Luz, dans les Hautes Pyrénées, où il avait prêché les retraites des Filles de la Sagesse. Épuisé de fatigues, mais toujours plein de courage et d'énergie, il fut renversé par une attaque subite d'apoplexie; au moment où il se rendait au confessionnal; le lendemain, il n'était plus.

Le Père Doublet ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Il mourut, à St. Laurent, le 21 décembre de la même année, à l'âge de 73 ans. Il était né à Beignon, diocèse de Vannes, le 2 février 1798, et entré dans la Compagnie de Marie le 1er juin 1830. C'est le dernier des Pères de la congrégation qui soit né dans l'autre siècle. Il était neveu du Révérend Père Deshayes, et cousin germain du Père Crosnier. Le Père Doublet n'avait aucune

aptitude pour la prédication; aussi ne fut-il jamais employé dans les missions: L'imagination semblait ne jouer chez lui aucun rôle; mais il était doué d'un sens droit, d'une intelligence peu commune. Son goût le portait vers les sciences abstraites et la mécanique; il était d'un talent remarquable pour tout ce qui regarde l'horlogerie. Il remplit presque toujours les fonctions d'économe à la maison de St. Laurent et d'aumônier des Soeurs.

Les Pères Liébard et Coquard sont morts à St. Laurent, le premier en 1874, le second en 1875. Le Père Liébard, du diocèse de Vannes, avait été vicaire à Péaule, avant d'entrer dans la communauté, en 1860. Il était d'une très faible santé, mais sa bonne volonté le soutenait dans les travaux des missions. Envoyé en résidence à Angoulême, il tomba sérieusement malade au bout de quelques années, et revint à la maison-mère, où, après deux ans

d'une cruelle maladie il s'éteignit tout-à-coup, presque sans agonie.

Le Père Coquard, né au Croisic, en 1812, avait été longtemps professeur au collège de Guérande, avant d'entrer à St. Laurent, où il arriva en 1859.

Envoyé à Tourcoing il perdit presque la vue. Revenu à la maison-mère en 1874, il y mourut le 3 novembre de l'année suivante.

Le Père Lécuyer, du diocèse de Limoges, né en 1812, avait été quelque temps instituteur, puis vicaire de Bellac et enfin curé de la Croix, avant de se présenter au noviciat, où il fut reçu en 1853. Employé dans les missions, il y faisait du bien, plus par ses prières et ses exemples que par ses prédications, qui étaient très ordinaires. Comme prédicateur, il manquait d'imagination et d'entrain; mais c'était un saint religieux. Aucun de ses confrères n'a mieux mérité ce titre. Du reste, il s'était attiré, dans son pays, une grande

réputation de piété. Tous ceux qui l'ont connu lui rendent ce témoignage qu'il fut un modèle de vertu dans le monde, au séminaire et dans le ministère sacerdotal. En religion, il trouva encore de nouveaux moyens de s'élever dans la perfection, et il sut en profiter. Toujours, il se montra, au milieu de ses confrères, un modèle de charité, d'obéissance, de patience, d'humilité, de régularité.

Il fut longtemps employé comme aumônier à la Sagesse. Envoyé au même titre à la Chartreuse d'Auray, en 1874, il y mourut bientôt en odeur de sainteté, le 3 novembre de cette même année, à l'âge de 62 ans et quelques mois.

Tandis que quelques uns des Pères de la Compagnie allaient recevoir au ciel la récompense de leurs mérites, les autres continuaient à travailler au salut de leurs frères. Nous allons tracer ici le tableau des travaux accomplis par eux

depuis le commencement de 1871, jusqu'à à la fin de 1874. de cette dernière ville avait été donnée.

En 1871, on donna quatre missions: à Guégon, dans le diocèse de Vannes; à Oulmes et à Commequiers dans celui de Luçon; à Donges, dans celui de Nantes. Les deux premières furent dirigées par le Père Bonnin; la troisième, par le Père Gillaizeau; la quatrième, par le Père Merrière. La mission d'Oulmes fut la seule qui ne donna pas de consolations: son résultat fut à peu près nul. Une station de carême, prêchée, à Guégon, en 1875, n'eut pas le même succès que la mission. Une retraite de première communion et de confirmation y fut encore donnée. Une retraite préparatoire à la première communion et à la confirmation a été également prêchée à Commequiers.

Les plus importantes stations de carême de 1871, furent celles de Paimboeuf et de Ploërmel, prêchées, la première par le Père Froger, la secon-

de par le Père Gillaizeau. Une retraite aux Enfants de Marie de cette dernière ville avait été donnée, en 1865, par le Père Folleville. Une cinquantaine de retraites paroissiales furent prêchées en 1871: notamment à Etusson, dans le diocèse de Poitiers; Héric, dans celui de Nantes; Notre-Dame-des-Mauges, dans celui d'Angers; Aubigny et Tiffauges, dans celui de Luçon. En 1848, une retraite préparatoire à la première communion avait été prêchée dans cette dernière paroisse.

Neuf missions furent prêchées en 1872: à Boulogne, dans le diocèse de Luçon; à la Chapelle-du-Genet, à Botz, à St. André-de-la-Mouhe, à la Varenne, à Tilliers et à Torfou, dans celui d'Angers; à Quilly, dans celui de Vannes; à Notre-Dame-des-Vertus, dans celui de Périgueux. Toutes ces missions eurent un excellent résultat, excepté celle de la Varenne qui fut médiocre. Les missions de Boulogne et de Botz furent dirigées par le Père Bonnin;

celle de la Chapelle-du-Genet, par le Père Beauvoys; celle de St. André-de-la-Mouhe, par le Père Gillaizeau; celle de Tilliers, par le Père Nerrière; celle de Quilly, par le Père Folleville; celles de Torfou et Notre-Dame-des-Vertus, par le Père Fonteneau.

Le Père de Beauvoys avait passé quelques semaines à Notre-Dame-des-Vertus, près Périgueux, en 1870. On projetait de fonder, dans cette paroisse, un établissement de missionnaires pour faire revivre un ancien pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge; mais ce dessein demeura à l'état de projet. Pendant la mission de 1872, le Père Fonteneau prêcha deux fois chez les Ursulines de Périgueux, la première fois aux Dames de Charité; la seconde fois pour une profession religieuse présidée par l'évêque, Monseigneur Dabert. Le Père Fonteneau était alors supérieur à Angoulême. Peu après, la mission de Notre-Dame-des-Vertus qu'il

prêchait pendant le mois de Marie, avec le Père Nottellet, il fut nommé Assistant du supérieur général et quitta Angoulême, où il avait passé douze ans, pour rentrer à la maison-mère. Au mois de décembre suivant, il présidait la mission de Torfou, où il avait pris part à une autre mission, 24 ans auparavant.

En 1872, le carême fut prêché à L'Herbergement, dans le diocèse de Luçon; à St. Saturnin, dans celui de La Rochelle, et à St. Jean-de-Châteaugentier dans celui de Laval. En 1876, le Père Fonteneau alla prêcher le carême, dans cette dernière ville, qu'avait évangélisée le Père Gillaizeau en 1872.

Parmi les paroisses qui eurent des retraites en 1872, citons St. Georges-des-Sept-Voies et Villeneuve, dans le diocèse d'Angers; le Pouliguen, dans celui de Nantes; St. Georges-le-Thourel, dans celui de Poitiers. Cette même année, le Père Guillo prêcha l'Avent à Louzac, au diocèse de La Rochelle.

Le carême y a été prêché quatre fois, depuis, par les Pères Gillaizeau, Branchereau, Deval et Folleville.

Bien souvent, on y a donné des instructions isolées.

Chaque année, les missionnaires, soit de St. Laurent, soit d'Angoulême, donnent, chez les Soeurs de la Sagesse de Jonzac, une retraite pour les élèves du pensionnat. Toujours très fervente, la retraite est suivie par nombre d'anciennes élèves, accourues de tous les points du diocèse.

Des missions furent données en 1873, à Challans, à Bournezeau et à la Meilleraye, dans le diocèse de Luçon; au Bourg-d'Iré, dans celui d'Angers; à Saint Maurice, dans celui de Vannes. La moins fervente peut-être fut celle de Challans que dirigeait le Père Merrière. Les missions de Bournezeau et du Bourg-d'Iré étaient présidées par le Père Gillaizeau; celle de St. Maurice, par le Père Folleville.

Depuis 1873, deux stations de carême ont été prêchées à Challans, et trois à Bournezeau. Les ex-

exercices du jubilé donnés à la Meilleraye, en 1855, avaient été suivis avec tout l'entrain d'une bonne mission. On y avait donné aussi, en 1871, les exercices préparatoires à la première communion.

Marillet et St. Michel-en-l'Herm, au diocèse de Luçon, ont été évangélisés pendant le carême de 1873. St. Michel-en-l'Herm, siège d'une célèbre abbaye bénédictine, est une paroisse très populeuse et fort peu chrétienne: elle a besoin d'être remuée mais ne laisse pas de donner des espérances sur son avenir religieux.

Parmi les retraites prêchées en 1873, nommons celles de Chamillié, Possonnière et St. Pierre de Saumur, dans le diocèse d'Angers; de Pluvigner et Porcaro, dans celui de Vannes; de Laleu, dans celui de La Rochelle. Quatre retraites ont été données à diverses époques, à St. Pierre-de-Saumur; deux aux Mères chrétiennes; une, aux Enfants de Marie; une, aux Enfants de la première communion. L'Avent fut

prêché, avec assez de succès, à Laleu et à L'Houmeau son annexe, par le Père Fonteneau, qui retourna encore, l'année suivante, passer huit jours dans cette paroisse. L'Houmeau est la première localité évangélisée par le Père De Montfort dans le diocèse de La Rochelle. Les Pères ont eue de fréquentes occasions d'adresser la parole aux paroissiens de Laleu; ils ont toujours été écoutés favorablement. Le peuple y est un peu trop attaché aux intérêts terrestres; cependant, il a des qualités et le saint ministère n'est pas stérile.

Pouillé, Beaurepaire, St. Philibert-du-pont-Charrault et Venansault, dans le diocèse de Luçon; Plumélec, dans celui de Vannes; Maumisson, dans celui de Nantes, eurent des missions en 1874. Pouillé a été évangélisé par les Pères Fonteneau et Bouchet; Beaurepaire, par les Pères Fonteneau et Fleurance; Venansault, par les ~~Pères~~ ~~par les~~ Pères Gillaizeau, Letendre et Martineau; Plumélec,

par les Pères Gillaizeau, Folleville, Lhénoret et Martineau; Maumousson, par les Pères Folleville, Lhénoret et Jouet. Ces missions eurent toutes un heureux résultat.

La paroisse de Pouillé avait adhéré presque tout entière, en 1832, au schisme de l'EGLISE FRANÇAISE, et, jusqu'en 1878, elle eut toujours, sous les yeux, le prêtre qui l'avait jetée dans la voie de l'erreur. Il vivait d'une vie scandaleuse, en compagnie d'une femme, avec laquelle il était allé contracter, en Angleterre, une sorte de mariage sacrilège. Ce misérable apostat, couvert d'iniquités, et écrasé sous le poids des censures ecclésiastiques, ne paraissait pas cependant avoir entièrement perdu la foi. Son grand âge et ses infirmités le faisaient réfléchir. Mais il a paru devant le Souverain Juge, avant d'avoir protesté, par un entier changement de vie, contre les scandales qu'il avait donnés.

Après d'aussi funestes exemples, la population de Pouillé, d'ailleurs peu religieuse, ne pouvait être aisément ramenée au bien. Mais Dieu est miséricordieux et sa grâce est puissante. D'excellents prêtres n'y travaillèrent pas en vain. Les Soeurs de la Sagesse y fondèrent un établissement pour l'instruction de la jeunesse et la visite des malades, Aussi les missionnaires y ont trouvé un terrain mieux préparé qu'ils ne s'y attendaient. Les exercices du jubilé prêchés, en 1852, par le Père Augustin Grillard avaient été passablement suivis. Une retraite préparatoire à la première communion et à la confirmation donnée, en 1872, par le Père Fleurance eut aussi un résultat consolant. La plus chaleureuse réception fut faite alors par la population presque entière à Monseigneur Colet, l'évêque diocésain. Enfin, la mission de 1874 a été couronnée d'un succès tout-à-fait inattendu. Le jour de la clôture, on planta à l'entrée du vaste cime-

tière, une riche croix bénite par Monsieur Jeannet, supérieur du grand séminaire et vicaire général de Luçon. Nulle part, on ne vit plus d'ordre, de calme et de piété dans la foule, plus d'enthousiasme chez les porteurs de la croix, qui tous avaient fait la sainte communion le matin même.

Le jubilé avait été prêché à Beaurepaire, en 1852, avec beaucoup de succès; en 1876, on y donna une retraite préparatoire à la première communion. Le village de Paillers, ^{autrefois} populeux et chef-lieu d'un doyenné, relève de cette paroisse. Il est probable que Paillers fut détruit par les Normands, lorsqu'ils ravagèrent les trois pays d'Herbauges, de Tiffauges et des Mauges, ainsi que la ville de Nantes elle-même. Les évêques sentirent alors la nécessité de porter ailleurs le chef-lieu du doyenné de Paillers; Montaigu fut choisi. Plusieurs paroisses telles que Chavagnes-en-Paillers et Bazoges-en-Paillers, n'en conservèrent pas moins la

preuve de leur ancienne dépendance.

Parmi les stations de carême prêchées en 1874, nous citerons celles de Longué et des Rosiers, dans le diocèse d'Angers. Le carême a encore été prêché aux Rosiers, en 1876. Des retraites générales ou particulières furent données, cette année, dans un grand nombre de paroisses, parmi lesquelles Breuil-Bernard et Moncoutant, dans le diocèse de Poitiers; Grésillé, dans celui d'Angers, et Availles, dans celui de Rennes.

Les Rohannez, dans celui de Poitiers; Baslé et Saint-Sauveur, dans celui de Nantes; Jousselin, Lignan et Billiers, dans celui de Vannes.

La mission de Retosse, présidée par le Père Malinsson, fut peut-être la moins fervente; cependant la grâce de Dieu n'en pas demeurée stérile pour un grand nombre. Une retraite assez courte et solennelle y avait déjà été prêchée quelques années auparavant. A Ballot, les Jorès, Gillaizeau, et Fleu-